Français

LE PAQUEBOT TENACITY

DU MÊME AUTEUR

POÈMES (1905)
IMAGES ET MIRAGES (1908)
NOTES SUR LA TECHNIQUE POÉTIQUE
DÉCOUVERTES
LIVRE D'AMOUR

CHARLES VILDRAC

LE PAQUEBOT TENACITY

COMÉDIE EN TROIS ACTES

nrf

PARIS
ÉDITIONS DE LA
NOUVELLE REVUE FRANÇAISE
35 ET 37, RUE MADAME, 1920

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE, APRÈS IMPOSITIONS SPÉCIALES, 128 EXEMPLAIRES IN-4° TELLIÈRE SUR PAPIER VERGÉ PUR FIL LAFUMA-NAVARRE DE VOIRON, AU FILIGRANE DE LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE, DONT 8 EXEMPLAIRES HORS COMMERCE, MARQUÉS DE A A H, 100 EXEMPLAIRES RÉSERVÉS AUX BIBLIOPHILES DE LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE, NUMÉROTÉS DE I A C, 10 EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS DE CI A CX.

Les destinées meuvent celui qui consent, tirent celui qui refuse.

RABELAIS

A PAUL VILLÉ

PERSONNAGES :

THÉRÈSE
servante du restaurant Cordier, 22 ans.

VEUVE CORDIER
55 ans.

BASTIEN
29 ans.

SÉGARD
26 ans.

HIDOUX
60 ans.

UN MARIN ANGLAIS

UN JEUNE OUVRIER, OUVRIERS, MARINS, ETC.

ACTE I

Un petit restauraut d'ouvriers dans un port. Au fond, les vitrines et la porte d'entrée ouverte, avec une vue sur un bassin encombré de navires. Au premier plan à gauche, le comptoir. En arrière du comptoir, une porte ; autre porte à la même hauteur à droite. C'est par cette dernière que Thérèse assure le service. La salle est garnie de tables où mangent des ouvriers.

SCÈNE I

HIDOUX, MADAME CORDIER, THÉRÈSE, OUVRIERS

Hidoux, ivre à demi, se tient appuyé au comptoir devant son verre et s'adresse tour à tour à Madame Cordier et à la cantonade.

HIDOUX

Enfin, Madame Cordier, votre avis? Est-ce que ça devrait exister? Voilà, supposons, tous ces gens qui sont ici, qui gagnent leurs douze francs... oui, mettons leurs douze francs. (Il s'interrompt et allonge le bras vers un jeune homme attablé non loin.) Eh, petit gars! Combien que tu gagnes?

LE JEUNE OUVRIER

Douze francs cinquante.

HIDOUX

Bon. Mettons : leurs douze francs cinquante par jour. Voilà des gens, Madame

Cordier, qui gagnent leurs douze francs cinquante par jour à manipuler du matin au soir des rails de tramway.
C'est un dur travail qui vous brutalise les mains, les bras, les épaules et les reins. C'est-il vrai, les amis ? Bon ! Voilà, d'autre part, moi. Il faut bien le dire entre nous, je travaille en amateur (Rires). Vous allez voir : voilà un tuyau d'égoût qui crève devant chez Desbrosses et ça emplit une cave de Desbrosses. Je prends quinze francs par jour pour la vider avec des seaux. Je fais le travail en deux jours. Dame, je ne me suis pas amusé. Bon ; je touche mes trente francs à la caisse ; et voilà justement Monsieur Desbrosses qui passe ; moi je ne m'étais pas encore lavé ; j'avais l'air de sortir d'un godet de la *Marie-salope*. Il me regarde, il va voir le travail avec moi et il me donne comme ça cinquante francs de pourboire ! Cinquante francs de pourboire ! Deux jours de travail, quatre-vingts francs. Moi, naturellement, je n'ai pas à m'en plaindre, vous comprenez. Mais enfin, Madame Cordier,

entre nous : des choses comme ça, est-ce que ça devrait exister?

MADAME CORDIER

Ça fait dix fois que vous me le dites.

HIDOUX, après avoir bu.

Qu'est-ce que je vous offre, la patronne? Moi ce sera la même chose.

MADAME CORDIER

A quelle heure allez-vous déjeuner?

HIDOUX

C'est comme quand un Américain débarque : je lui porte sa valise; il me donne cent sous. Un quart d'heure de travail. Vous me direz : c'est un coup de chance, D'accord; mais enfin vous m'avouerez : gagner cent sous en un quart d'heure, là franchement, est-ce que ça devrait exister, alors que par exemple voilà des camarades, des ouvriers comme moi... Notez bien que moi...

THÉRÈSE

Eh, vieux père! moi aussi, j'ai eu cent sous hier.

HIDOUX

Oh! quant aux femmes, c'est encore une autre question. Tu as eu cent sous de qui?

THÉRÈSE

De vous! Il ne s'en rappelle même pas! A quelle heure que vous avez terminé dans votre cave?

HIDOUX

A sept heures.

THÉRÈSE

Eh bien! A neuf heures, vous étiez déjà saoul, saoul! Mais vous ne vous étiez pas encore lavé.

HIDOUX

Une supposition...

THÉRÈSE

Vous êtes arrivé ici, ah! la la!

HIDOUX

Une supposition que je me sois lavé avant de passer à la caisse; que je n'aie pas pué;

ou même tout simplement que Monsieur Desbrosses n'ait pas eu le cœur qui lève sur les odeurs ; eh bien ! je ne touchais pas les cinquante francs.
Que la richesse...

MADAME CORDIER, désignant Thérèse.

C'est elle, Hidoux, qui...

HIDOUX

Que la richesse tienne à si peu de choses, allons donc ! Est-ce que ça devrait exister ?

MADAME CORDIER

C'est elle, c'est Thérèse, qui a eu le cœur de vous ôter votre veste, de la nettoyer, de vous laver la figure et les mains.

HIDOUX, à Thérèse.

Et je t'ai donné cent sous ?

THÉRÈSE

Oui, et ce n'est pas moi qui vous les ai demandés. Je vous ai bien fait remarquer que vous me les donniez. Je vous ai crié

sous le nez : Eh ! Hidoux, vous me donnez cent sous ? C'est bien cent sous que vous voulez me donner ? Parce que moi, vous pouvez demander à la patronne, je suis régulière avec les gens, même quand ils sont saouls.

HIDOUX

Prends quelque chose avec moi ? Une liqueur de dame ?...

Entrent Bastien et Ségard chargés d'un léger bagage.

SCÈNE II

LES MÊMES, BASTIEN, SÉGARD

BASTIEN, à Thérèse qui s'est avancée.

Mademoiselle ! Pouvons-nous manger ?

THÉRÈSE, désignant la table à droite, en face du comptoir.

Oui, Messieurs ; mettez-vous là.

Ils s'installent. Thérèse dispose les couverts, et servira dans la suite. Un silence.

HIDOUX, s'approchant de la table.

Voilà des voyageurs. Bonjour Messieurs ! Avez-vous fait bonne traversée ? Vous arrivez par le bateau d'Angleterre ?

BASTIEN riant.

Ah non !

SÉGARD

Nous arrivons de Paris.

MADAME CORDIER

De Paris ! Il fait chaud à voyager, n'est-ce pas Messieurs ?

BASTIEN

Oui, et soif. Mademoiselle, donnez-nous donc du vin avant tout.

HIDOUX

Alors vous êtes des Parisiens.

BASTIEN

Oui mon vieux.

HIDOUX

Bravo ! Touchez là : c'est la main d'un homme qui, tel que vous le voyez, a été Parisien dans son temps. Un homme qui est resté six ans au 54 de la rue Saint-Maur dans le Onzième. Ça doit vous représenter quelque chose ?

BASTIEN

Oui, je connais le quartier, mais nous sommes de l'Avenue de Clichy nous autres.

SÉGARD

Ah ! si je la connais, moi, la rue Saint-Maur ! Etant gosse, j'y allais pour les vacances chez ma tante qui était blanchisseuse au vingt-huit. Ah ! la rue Saint-Maur !

HIDOUX

Alors vous voyez le cinquante-quatre ! A l'époque, c'était une maison meublée, juste en face le grand marchand de tôles...

SÉGARD

Sébillon !

HIDOUX

Sébillon. La patronne ! Voilà un vrai Parisien, tenez !... Sébillon ! J'ai failli travailler chez lui.

SÉGARD

J'en ai passé des après-midi à regarder charger les plaques sur les camions, chez Sébillon. Je revois les hommes avec leurs petits tabliers de cuir pleins de rouille, et leurs gueules et leurs mains de Peaux-Rouges.

HIDOUX

Parfaitement.

SÉGARD

Ils balançaient la grande feuille de tôle à six, à huit, et l'envoyaient tomber sur les les autres. Quand elle portait à faux, vous parlez si j'étais heureux : ça faisait comme le tonnerre.

HIDOUX

Ces chameaux-là m'empêchaient de faire la sieste.

SÉGARD

Ah c'est loin; c'est loin... (à Bastien) Ça va s'éloigner encore.

HIDOUX

Moi je vous parle de quinze ans.

BASTIEN, à Ségard.

Laisse donc tes souvenirs en paix, tu les retrouveras à soixante ans.

HIDOUX

Mais... eh, Thérèse ! Permettez, les amis, que je vous offre, avant de déjeuner...

SÉGARD

Oh rien !

BASTIEN

Vous plaisantez !...

HIDOUX

Un petit vin blanc, si, si ! Thérèse, mon enfant !

SÉGARD

Mais non...

THÉRÈSE, servant.

Laissez donc, il est riche aujourd'hui.

HIDOUX

Je suis riche aujourd'hui. Regardez Thérèse, comme elle est belle ; et bonne fille, vous savez ; et dévouée. Hier elle m'a soigné comme... enfin qu'importe. (Il s'assied en face des deux voyageurs.) Je vais déjeuner aussi, moi. A la vôtre... (Ils boivent.) Et comme ça, vous venez travailler ici ?

BASTIEN

Pensez-vous !

HIDOUX

Ah ! oui, vous faites censément un petit voyage d'agrément sur la côte...

BASTIEN, énigmatique.

D'agrément ? Oui et non. Mais pas sur la côte.

HIDOUX

Oui, enfin dans les terres, chez des parents.

THÉRÈSE

Ce qu'il est curieux !

HIDOUX

Messieurs, elle a raison. Je suis indiscret, excusez ! Je suis indiscret.

SÉGARD

Mais non.

HIDOUX

Permettez ! Il faut dire ce qui est. Mais c'est sans intention.

BASTIEN

Il n'y a aucune indiscrétion, mon vieux.

Seulement nous n'allons pas non plus chez des parents, ni dans l'intérieur.

HIDOUX, *digne.*

Je ne veux pas savoir.

SÉGARD

Nous n'avons aucune raison de cacher où nous allons. Même il faut que nous le disions pour nous renseigner.

Thérèse, curieuse, attend.

BASTIEN, *triomphant et avec éclat.*

Où nous allons, nous pouvons le crier sur les toits : Nous embarquons demain pour l'autre bout du monde !

HIDOUX

Ah ! ah ! c'est une autre affaire.

THÉRÈSE

Pour où ?

SÉGARD, *un peu ému.*

Pour le Canada.

BASTIEN

Pour le fin fond du Canada !

MADAME CORDIER, qui est sortie de son comptoir et s'est approchée.

Vous y allez sans doute pour y faire votre métier?

BASTIEN, emphatique.

Notre métier, Madame! Est-ce qu'on nous a laissé le temps d'avoir un métier? C'est-à-dire que celui que nous avions nous l'avons à peu près oublié! Nous sortons de faire la guerre. On travaillait depuis six ans dans les casernes ou sur la Meuse, ou sur la Marne ou sur la Somme, dans les jolis chantiers du gouvernement. C'est chez ce patron-là que nous sommes restés le plus longtemps depuis notre sortie d'apprentissage.

Rires. Quelques ouvriers s'approchent en fumant. Un silence...

Non, pas notre métier! Seulement j'ai dit à mon ami que voilà: Hier, c'était la guerre; aujourd'hui, c'est le paiement de la guerre; demain, ça sera autre chose. Ici, tu seras

toujours emmerdé. C'est encore quand on est étranger dans un pays qu'on est le plus libre. Et puis, que je lui ai dit, tu ne te vois pas après ces quatre ans dont tu sors ta peau par miracle, quatre ans sans compter trois ans de service avant et dix mois de caserne après, tu ne te vois pas rentrer comme si rien n'avait été, rentrer comme au lendemain d'un beau dimanche à la campagne, dans un sous-sol de la rue Montmartre, pour composer, la nuit, leurs ordures de journaux ! Car il faut vous dire que tout de même nous sommes typographes. — Et je lui ai dit : Foutons le camp d'ici ! Qu'on ne nous y reprenne plus ! Allons enfin vivre libres et en plein air ! Allons coloniser le nouveau monde ! Dis, Alfred ?

SÉGARD

Oui.

HIDOUX

Bravo ! Ça me plaît. Moi je suis fort-ouvrier sur le port. Je suis bon pour tout ce qui est de la force. Voilà Madame Cordier

qui pourra vous dire que je suis loin d'avoir à me plaindre ; (Il se tourne vers elle) hein, pas plus tard qu'hier ? Bon ! Mais si ma vie était à refaire je ne dis pas que... Cependant l'Amérique, c'est déjà un tantinet trop couru ; déjà avant la guerre...

BASTIEN

Trop couru ? Ça dépend quel pays d'Amérique ! Bien sûr je ne vous parle pas des Etats-Unis ; je ne vous parle pas de New-York ! Il ne faut pas confondre : c'est au Canada que nous allons ! Le Canada c'est grand comme l'Europe, y compris la Russie, et en tout ça n'a pas autant d'habitants que Paris et Londres.
Au Canada, vous avez des pays avec des Esquimaux et des pays, au sud, avec des nègres et des Peaux-Rouges. D'ailleurs, c'est bien simple : nous allons débarquer à Montréal. Et de Montréal, savez-vous combien de kilomètres nous faisons pour aller nous installer ? Deux mille ! Deux mille kilomètres.

MADAME CORDIER

A pied?

BASTIEN

Non, en chemin de fer. Deux mille kilomètres en chemin de fer, vous entendez, à travers une région où vous ne voyez rien que des blés à perte de vue. Ou alors des prairies avec des troupeaux gardés par des hommes comme Buffalo-Bill. Et vous voyez aussi des lacs ; mais des lacs qui sont grands comme la France.

HIDOUX, sceptique.

Oh ! grands comme la France !...

BASTIEN

Oui Monsieur, grands comme la France ! Je pourrais vous montrer la brochure que nous avons sur le pays. Elle est dans la valise. Dis, Alfred ? Bref, nous n'allons pas dans le Canada connu. Nous allons dans le Manitoba, si vous voulez le savoir, dans le fin fond du Manitoba ! Alors vous voyez ! Vous comprenez que nous sommes rensei-

gnés. Croyez bien que là où nous allons, il y a fort à faire pour des rescapés de la guerre qui veulent travailler en liberté. D'ailleurs on nous a fait des propositions.

THÉRÈSE

Si les rescapés de la guerre s'en vont, maintenant, qu'est-ce que les femmes vont devenir ?

SÉGARD

Je vous emmène, Mademoiselle,

Thérèse vient s'appuyer sur la table, près de Ségard et plaisante avec lui.

LE JEUNE OUVRIER, à Bastien.

On vous a fait des propositions ?

BASTIEN

Oui. C'est-à-dire que voilà : c'est une société franco-anglaise. Vous passez avec elle un contrat ; elle vous expédie à ses frais au Canada dans une exploitation agricole où vous travaillez un an, nourri et payé, pour apprendre l'élevage et la culture de là-bas et vous rendre compte de la chose. Au bout

d'un an, on vous donne du terrain et l'on vous installe. Alors vous êtes chez vous et vous avez dix ans pour rembourser le prix de vos domaines. Naturellement, vous payez des intérêts pendant ce temps-là ; vous payez aussi des petites sommes ridicules pour la location des machines agricoles et vous n'avez pas besoin d'en acheter. Le tout vous revient encore moitié moins cher qu'un méchant loyer à Paris.

MADAME CORDIER

Et si au bout de l'année d'apprentissage le métier ne vous plaît pas ?

BASTIEN

Vous êtes libre ! Vous laissez ça. Seulement vous versez comme de juste six cents francs de dédit à la Société, pour l'indemniser des frais de voyage et autres.
Ils se trouvent d'ailleurs tout versés ; on vous les retient par précaution sur vos appointements.
Si vous restez dans l'affaire, ils vous re-

viennent et vous avez de quoi acheter une suspension pour votre château.

HIDOUX

C'est joliment combiné !

Murmures approbateurs.

BASTIEN

Tout est prévu ! C'est épatant.

THÉRÈSE

Vous n'avez pas peur d'en avoir assez au bout d'un an ?

BASTIEN

Nous ? Est-ce que vous nous prenez pour des enfants ? Nous considérons les choses comme elles sont ! Nous savons parfaitement que cela sera d'abord assez dur. Et encore : après la guerre, qu'est-ce qui est dur ? Ça sera une petite affaire de volonté. Vous saurez que moi, lorsque je me suis fixé un but, je ne le quitte plus des yeux. Nous sommes des hommes décidés ; dis, Alfred ?

SÉGARD, mollement.

Mais oui...

BASTIEN, désignant Ségard.

Tenez, s'il était seul, lui, il ne tiendrait peut-être pas. Mais avec moi...

SÉGARD

Pourquoi dis-tu cela ?

BASTIEN

Ce n'est pas un reproche, mon vieux. Mais conviens que d'abord nous n'avons pas la même nature. Tu t'en fous moins que moi de quitter pays, famille et tout.

SÉGARD, dégagé.

Bah !

MADAME CORDIER

Il ne faut pas avoir honte, mon garçon ; c'est bien naturel. Vous avez des personnes qui sont plus portés que d'autres à s'attacher...

BASTIEN

Et puis, il y a autre chose. C'est moi qui ai eu l'idée vous comprenez ; c'est moi qui l'ai entraîné, décidé. Je l'ai pour ainsi dire pris par le bras et je lui ai dit : viens !

SÉGARD, souriant.

Tu ne m'embarques pas de force.

BASTIEN

Evidemment !
Je veux dire que seul tu ne serais peut-être pas parti.

SÉGARD

Oh ! j'en conviens.

BASTIEN

Eh bien ! moi, seul, je serais parti.

Un silence.

THÉRÈSE

C'est demain le départ ?

BASTIEN

Oui belle enfant, c'est demain.

SÉGARD

Oui demain. Il faut que nous allions voir l'heure.

HIDOUX

Quel bateau ?

BASTIEN

Un paquebot qui a un nom fait pour nous, un nom de circonstance, que nous pouvons prendre comme devise, hein, Alfred ? Il s'appelle Tenacity.

HIDOUX

Tenacity, j'ai vu ça. Il n'est pas de la Transatlantique?

BASTIEN, il sort des papiers de sa poche.

Non. De la... (Il lit) Smith-Walter and Sons Company, de Montréal. Nous allons nous mettre à sa recherche tout à l'heure.

HIDOUX

Il est dans le deuxième bassin à droite. Je vous conduirai. (Connaisseur) C'est un bateau qui peut jauger... voyons...

SÉGARD

Où couchons-nous ce soir?

MADAME CORDIER

Ici, si vous voulez, j'ai des chambres.

HIDOUX

Vous ne pouvez pas être mieux qu'ici. Si

vous êtes saouls ce soir — une supposition — voilà Thérèse qui vous débarbouillera.

THÉRÈSE

Dites donc, est-ce que vous croyez que ces messieurs...

BASTIEN

Alors c'est entendu, la patronne. Nous couchons chez vous. Et moi j'offre une tournée générale : que nous trinquions au paquebot Tenacity, de Montréal ! Mademoiselle Thérèse, des cognacs, ou ce que vous préférerez.

HIDOUX

C'est une idée.

Thérèse sert.

BASTIEN

Dans dix ans, nous repasserons par ici. Alors il faudra que vous ayez de bonnes bouteilles.

SÉGARD

Dans dix ans et peut-être plus.

BASTIEN

Et peut-être moins ! A votre santé Madame.

MADAME CORDIER

Et à la bonne traversée, alors.

THÉRÈSE

A vos amours là-bas.

BASTIEN

Pour ce qui est de nos amours, on sera peut-être obligé de venir vous chercher.

SÉGARD

Ce serait trop beau s'il en avait des comme vous, au Canada.

THÉRÈSE, esquissant une révérence.

Trop aimable !

HIDOUX. Il était tourné vers la porte du fond. Il pose subitement son verre et s'élançant dehors :

Hep ! hep !

Tous le suivent des yeux. Il revient presque aussitôt suivi d'un marin.

SCÈNE III

LES MÊMES, LE MARIN ANGLAIS

HIDOUX

C'est un matelot du Tenacity.

LE MARIN ANGLAIS

Bonjour.

BASTIEN

Vous êtes du paquebot Tenacity?

LE MARIN ANGLAIS

Tenacity, oui.

BASTIEN

C'est merveilleux! Vous allez boire un coup avec nous (Il fait signe à Thérèse). Voilà mon ami et moi qui devons partir au Canada, à bord du Tenacity.

LE MARIN ANGLAIS

Ah! très bien!

Thérèse sert le marin.

HIDOUX

Il va pouvoir vous renseigner, lui! Comprends-tu, camarade, ces messieurs voudraient savoir à quelle heure le bateau part demain.

LE MARIN ANGLAIS

A quelle heure?

HIDOUX

Oui!

LE MARIN ANGLAIS

Tenacity?

BASTIEN

Oui, vous serez bien aimable.

LE MARIN ANGLAIS

Mais il ne part pas demain.

BASTIEN

Comment?

SÉGARD

Nous avons des billets pour partir demain.

LE MARIN ANGLAIS

Oh ! il ne part pas demain. C'est juste-

ment demain qu'il devait partir, mais il ne part pas demain, parce qu'il y a une avarie à la machine, à la chaudière.

BASTIEN

Ah !...

LE MARIN ANGLAIS

A votre santé !

Il boit.

SÉGARD

A la vôtre.
Nous voilà ici pour un jour ou deux de plus.

BASTIEN, au marin.

On la répare, en ce moment la chaudière ?

LE MARIN ANGLAIS

Oh ! oui, on répare... on démonte.

BASTIEN, inquiet.

On la démonte ? Combien de temps pensez-vous que...

LE MARIN ANGLAIS

Peut-être quinze jours.

BASTIEN, debout.

Quinze !

SÉGARD, de même.

Quinze jours !

LE MARIN ANGLAIS

Oui, quinze. Peut-être un peu plus...

HIDOUX

Vous n'êtes pas partis, les gars. Vous pouvez vous rasseoir.

BASTIEN, se rasseyant avec découragement.

On ne peut pas faire attendre quinze jours les passagers ! Il doit y avoir un autre paquebot !

LE MARIN ANGLAIS

Il n'y en a pas. Il n'y a pas non plus beaucoup de passagers sur le Tenacity : comme ça, quatre, dix. Nous apportons les bœufs et nous remportons le fil de fer.
Vous pouvez demander au bureau de la Compagnie. Mais ce que je dis est sûr. D'ici peut-être un mois, il n'y a pas pour le

Canada un autre boat que le Tenacity. Je vous demande pardon, je dois partir. Venez tout à l'heure? Bonjour.

BASTIEN

Merci! Nous irons.

SCÈNE IV

LES MÊMES, moins LE MARIN ANGLAIS

SÉGARD, après un silence.

Alors ?

BASTIEN

D'abord il faut voir. Mais il y a des chances pour qu'il soit renseigné.

HIDOUX

Oh ! c'est un homme qui n'est pas saoul.

SÉGARD

En tout cas, la Société doit nous faire partir ou nous payer l'aller et retour Paris, pour que nous attendions chez nous que la chaudière soit réparée tout comme si le départ n'avait jamais été fixé à demain.

MADAME CORDIER

Bien sûr, la Société doit payer.

BASTIEN, soucieux.

Tu dis : aller attendre chez nous. S'il n'y

a pas d'autre paquebot, c'est évidemment ce qu'on va nous proposer.

SÉGARD

Parbleu ! Et c'est le plus sage.

Silence.

BASTIEN

Eh bien non ! Non Alfred, il ne faut pas ! Retourner encore quinze jours à Paris ? Nous traîner à nouveau d'adieux en adieux ? Recommencer à partir : la gare avec les larmes des parents et des sœurs ! Non, non !

SÉGARD

Evidemment, si... Et pourtant...

BASTIEN

Assez de cette semaine écoulée ! Nous sommes partis pour tout le monde et pour nous-mêmes. Ne revenons pas, ça nous porterait malheur.

SÉGARD, un peu troublé.

C'est mon avis, il ne faudrait pas... Cependant...

BASTIEN

A la bonne heure!

SÉGARD

Cependant, vivre ici... Nous allons y laisser nos sous.

BASTIEN

C'est à voir. Attends! Il y a des imprimeurs ici?

HIDOUX

Sûr qu'il y en a des imprimeurs.

MADAME CORDIER

C'est pas ça qui manque.

HIDOUX

Et puis écoutez donc, avec ou sans imprimeurs, ce n'est pas le travail qui manque ici. Il y a le tramway des quais qu'on est en train de construire. On embauche à la journée pour porter les rails : tous ceux qui en veulent : douze francs cinquante par jour. Je sais bien que moi-même, si je n'avais pas de travail meilleur, et plus qu'il ne m'en

faut, eh bien, une journée de temps en temps... Dame, c'est un métier qui...

SÉGARD

S'il y avait moyen de s'entendre raisonnablement avec la patronne nous prendrions pension ici ?

THÉRÈSE

Bien sûr !

MADAME CORDIER

Sans me vanter, vous resteriez une quinzaine ici, que vous ne diriez pas du mal de la maison en partant.

BASTIEN, se levant.

Allons d'abord au bateau.

SÉGARD, se levant.

Nous verrons les imprimeurs après, s'il y a lieu. (Il examine le restaurant d'un regard circulaire, puis à Thérèse :) Mon Dieu, ça ne serait pas si désagréable, une quinzaine ici, avant l'Amérique.

THÉRÈSE

Vous serez encore un peu chez vous !

SÉGARD

Oui, oui, ce sera moins brusque...

BASTIEN, qui se dirige vers la porte avec Hidoux, appelant Ségard.

Tu viens?

Il sort et s'arrête devant la porte, dehors, en bavardant avec Hidoux.

SÉGARD

Moi j'ai du plaisir à rester dans un endroit au moins le temps qu'il faut pour s'y sentir à l'aise, pour prendre déjà une petite habitude des gens, de façon que je puisse m'en souvenir... Un semblant d'attache partout où l'on passe. Oh! ce n'est pas long... Pendant la guerre, moi...

THÉRÈSE, avançant le nez sur une fleur que Ségard porte à sa boutonnière.

Vous en avez une belle fleur! C'est votre bonne amie qui vous l'a donnée?

SÉGARD

Non, je l'ai prise en partant, chez nous.

BASTIEN, du dehors.

Allons, Alfred!

SÉGARD

Voilà!

Il ôte la fleur de sa boutonnière, la tend à Thérèse qui la prend. Il sort.

RIDEAU

ACTE II

PREMIER TABLEAU

SCÈNE I

Même décor.

SÉGARD et THÉRÈSE

Ils sont près de la table au premier plan à droite. Ségard porte le bras gauche en écharpe. Thérèse reprise des bas. Après quelques secondes, Ségard se lève et arpente la scène en agitant par saccades son poing libre.

THÉRÈSE

Ça vous fait mal?

SÉGARD

C'est par moments. Des élancements. C'est la chair qui travaille sous les ongles... Ah ! c'est agaçant...

THÉRÈSE

C'est l'affaire de quelques jours. Tout de même, vous auriez pu y laisser le bout de

vos doigts ! Quels idiots, les autres ! Quelle idée ont-ils eue de lâcher le rail avant vous !

SÉGARD

C'est moi qui l'ai lâché trop tard. Et puis je le tenais mal, par en dessous. Enfin ce n'est rien. C'est ennuyeux parce que je ne peux pas travailler... Mais il y a une compensation.

Il se rassied.

THÉRÈSE

Quelle compensation ?

SÉGARD

Celle de passer des heures entières avec Thérèse.

THÉRÈSE

Blagueur !

SÉGARD

Non, pas blagueur.

THÉRÈSE

Dans huit jours, sur le bateau, vous vous trouverez mieux qu'ici.

SÉGARD

Non.

THÉRÈSE

Vous aurez tôt fait de m'oublier.

SÉGARD

Je suis certain que non. D'abord j'ai la mémoire tenace, et puis...

THÉRÈSE

Moi j'ai la mémoire des endroits plus que la mémoire des personnes. Je vois tellement de monde.

SÉGARD

Je m'attache trop. Si je suis dans un endroit une journée, je le regarde comme si j'allais y passer ma vie entière. Je le quitte comme si je l'avais toujours connu. Et de même pour les gens... Ah! pendant la guerre...

THÉRÈSE

Vous êtes trop impressionnable.

SÉGARD

Ça ne rend pas heureux. Et pourtant je

ne voudrais pas être autrement. Tenez Thérèse, si dans vingt ans, j'arrive dans cette ville par le train, comme j'y suis venu cette fois, je ne reconnaîtrai peut-être plus du tout la gare; je ne saurai pas le chemin pour venir jusqu'à cette maison, et il se peut que je n'arrive pas à la retrouver. Mais je suis bien sûr qu'en moi-même je verrai alors cette salle avec toutes ses tables à leur place. Je verrai Madame Cordier à son comptoir griffonnant sur son livre et Thérèse soulevant d'une main le verre de Hidoux pour, de l'autre, essuyer la table desservie. Je me rappellerai l'après-midi d'avant-hier où j'ai lu ici, pendant que vous repassiez des serviettes, vous et la patronne ; et celle d'hier où vous êtes sortie pour acheter des petits souliers jaunes que vous m'avez montrés en rentrant et que je vous ai fait essayer.

Et celle d'aujourd'hui, sans doute, Thérèse. Je vous verrai comme vous êtes là penchée sur votre ouvrage... Ah! je n'aurai pas oublié quelque chose que je regarde

souvent, que je regarde en ce moment.

THÉRÈSE, *sans quitter son ouvrage des yeux.*

Qu'est-ce que vous regardez?

SÉGARD

Des petits cheveux qui frisent sur votre nuque.

THÉRÈSE, *elle renverse la tête en arrière en riant.*

Moi qui vous écoutais sérieusement.

SÉGARD

Je ne plaisante pas. Je me rappellerai tout ça dans dix ans et bien d'autres choses encore.

THÉRÈSE

Dans dix ans!...

SÉGARD

Tenez, quand j'étais gosse, j'ai passé un mois de vacances dans une colonie scolaire à la campagne. C'est un de mes plus beaux souvenirs. On mangeait dans un grand réfectoire blanc où il y avait une

bonne odeur ; une odeur de laiterie et de boulangerie. Les tables étaient recouvertes de toile cirée toute blanche ; et alors ça sentait aussi la toile cirée neuve. L'odeur de ce réfectoire, je ne l'oublierai jamais. Quand je pense à ces vacances-là, j'ai cette odeur dans le nez et je vois la dame qui nous servait... Nous avions chacun devant notre assiette une petite carafe d'eau rougie.

THÉRÈSE, riant.

Oh ! moi : ma bouteille ! Je déjeunais à l'école ; j'emportais une petite bouteille de cidre. Pour qu'il soit meilleur, je mettais dedans tout ce que je pouvais : un bonbon, du chocolat, une cerise et je secouais et ça moussait !

SÉGARD

Il s'est levé pendant qu'elle parlait, a fait quelques pas, puis se tient debout devant elle.

Où était-ce votre école ? Ici ?

THÉRÈSE

Oui, à l'autre bout de la ville. J'y suis restée jusqu'à douze ans.

SÉGARD

Et après ?

THÉRÈSE

Après, j'ai été à la campagne travailler chez un éleveur de volailles. Oh ! j'étais bien ! Il y avait un beau jardin avec des fraises, des fraises ! Maman m'a retirée parce que je ne gagnais pas assez...

SÉGARD

Vous vous coiffez joliment bien !

THÉRÈSE

Vous trouvez ?

SÉGARD

Il faut dire aussi que vous avez de beaux cheveux.

THÉRÈSE

J'espère que vous m'enverrez des cartes postales du Canada ?

SÉGARD

Sûrement ! Et s'il n'y en a pas, je vous écrirai une petite lettre.

THÉRÈSE

C'est gentil ! Seulement il faudra tenir votre promesse. Il y en a, des copains, qui m'ont promis comme ça, sur le moment, de m'envoyer des cartes, des bonbons... Il en venait un ici qui disait même qu'il y avait une spécialité de bonbons dans son pays. Mais bernique !

SÉGARD

Vous pensez qu'il n'y a sûrement pas de bonbons au Canada, ma petite Thérèse. Mais je vous en donnerai avant de partir.

THÉRÈSE

Quand partez-vous ? Je ne demande pas ça à cause des bonbons.

SÉGARD

On ne sait pas encore au juste. Dans cinq ou six jours.
Hier matin, je suis allé jusqu'au Tenacity. Il tombait une petite pluie fine. Le bateau semblait abandonné. J'imaginais que le départ n'avait pas été remis ; alors je voyais la pluie sur l'Océan d'une couleur

sale et le Tenacity s'enfonçant pendant des des jours là-dedans avec sa petite fumée... (Un silence)... C'est triste, la pluie sur un port...

THÉRÈSE

Vour n'êtes pas content de partir?

SÉGARD

Si... C'est-à-dire qu'il y a le regret de m'en aller d'ici. Oh! une fois là-bas... Moi, comprenez-vous, je m'accroche toujours au présent, voilà mon malheur. C'est comme si une corde me filait dans les mains, tirée par une grande force. Je la serre, je retiens, quitte à me faire peler les mains. Ce n'est pas moi qui la guide, la corde, c'est elle qui me bouscule et me secoue.

Bastien est plus fort que moi. Il peut décider sa vie.

Il a décidé pour moi et j'aime mieux ça. Je vois clair dans les projets d'un autre, je sais s'ils sont bons ou mauvais. Mais je ne sais adopter aucun des miens. D'abord je

ne fais pas de projets, moi, je fais des espèces de rêves. Je ne dis pas : je ferai telle chose. Je dis : voilà comment ça se passerait ; j'aurais été à tel endroit ; il y aurait un tel ou une telle avec moi ; nous serions dans telles conditions merveilleuses ; je serais heureux. Vous allez rire, mais je me raconte des histoires où je suis ; des histoires qui pourraient arriver, mais qui sont toujours trop belles pour que j'ose seulement espérer qu'elles arrivent.

THÉRÈSE

Vous êtes tout de même d'âge à savoir ce que vous voulez !

SÉGARD

Oui, je choisis la place qus je préfère, là où je me trouve. Mais là où je me trouve, ce n'est jamais moi qui ai décidé d'y venir. Et vous ?

THÉRÈSE

Ah ! moi je n'ai jamais pensé à tout ça...

SÉGARD

Trouver, choisir ce qu'on aime le mieux

au milieu de tout ce qui vous est offert, de tout ce qui vous retient au passage, eh bien ! Thérèse, je vous assure que même cela, c'est difficile, c'est terrible.

THÉRÈSE

Je trouve qu'on n'a guère le choix. On est bien obligé d'accepter ce qui vous arrive...

SÉGARD

Mais si, on aurait le choix !
Moi je voudrais tout prendre et je sens tellement que je regretterai justement ce que je n'aurai pas pris, que je le pleure d'avance.

THÉRÈSE

Moi je le regrette après. Ça m'arrive. Par exemple, j'hésitais hier au dernier moment entre des souliers jaunes et des noirs, vernis. J'ai pris les jaunes à cause de la saison ; mais tout de même les noirs...

SÉGARD

Oui. Mais je ne pensais pas à des objets, à des chaussures.

THÉRÈSE

Bien entendu.

SÉGARD

La vie est remplie de combinaisons mystérieuses, Thérèse : je quitte Paris pour le Canada avec Bastien. Depuis un mois je ne pensais qu'au Canada. Dans le train je voyais le bateau et puis le Canada, dont je me suis fait un tableau dans ma tête. Nous arrivons ici. Le départ ne se fait pas comme il était prévu. Me voici depuis quinze jours à l'hôtel Cordier. Et alors vous croyez que je ne pense qu'au départ, comme Bastien ? que je ne quitte pas des yeux le but, comme il dit ? Non. Je... Par exemple, je vous regarde ; je suis tout au plaisir de me trouver avec vous ; je me prends d'amitié pour la maison, pour vous... pour vous...

THÉRÈSE, levant la tête et riant.

Vrai ?

SÉGARD

Je me dis : voilà ; tu vas partir et tu aurais peut-être pu vivre très heureux dans ce

pays-ci, qui sait ? Si tu voulais bien... Tout à l'heure, vous racontiez que vous aviez été chez un éleveur. Alors là-dessus — voyez comme je suis — voilà mon imagination qui part. Je vois une petite maison au soleil, quelque chose comme une maison de garde-barrière ; pas au Canada. Il y a un enclos où l'on élève de la volaille et un jardin avec la jolie Thérèse qui rit. Car vous avez parlé aussi de jardin, dites ?

THÉRÈSE

Oui.

SÉGARD

C'est pour dire, n'est-ce pas ?
C'est pour dire comme c'est troublant de sentir, à chaque pas, qu'on fait tout ce qui serait possible si l'on s'arrêtait là; d'entrevoir comme aisément on aurait de quoi remplir sa vie et son cœur...

THÉRÈSE

C'est vrai ce que vous dites. (Silence.) La petite maison avec les poules et les fleurs... Ah ! vous allez me faire travailler les idées et me donner le cafard.

SÉGARD, lui posant la main sur l'épaule.

Mais non, mais non...

THÉRÈSE

J'entends Madame Cordier qui descend ; il faut faire les tables.

SÉGARD

Je vous ai ennuyée, Thérèse, avec mes histoires.

THÉRÈSE, se levant.

Oh ! non, vous m'avez dit des choses si gentilles !

SCÈNE II

LES MÊMES, MADAME CORDIER, puis HIDOUX, BASTIEN, DES OUVRIERS

Thérèse dispose des couverts sur les tables.

MADAME CORDIER, entrant par la porte de gauche.

Vite, Thérèse, il est tard ! Eh bien ! comment ça va, Ségard ?

SÉGARD

Pas trop mal. Mais tout de même avec des élancements qui me fatiguent et me donnent la fièvre.

MADAME CORDIER

Il faudra vous dépêcher de dîner et aller vous coucher.

SÉGARD

Je ne me sens guère en appétit.

Il s'assied.

Entrent des ouvriers qui s'attablent au fond, puis Hidoux et Bastien.

HIDOUX, continuant une conversation avec Bastien.

... A rien du tout! Tu peux changer la forme du gouvernement, ça ne sert à rien du tout, si les hommes sont toujours les mêmes, comprends-tu? C'est comme si moi, Hidoux, je voulais changer de quartier parce que ma chambre est dégueulasse. Mais la chambre que j'occuperai, dans n'importe quel quartier, sera toujours dégueulasse! Pourquoi? C'est une chambre d'ivrogne : il y aura toujours à ma fenêtre des rideaux déchirés, car je m'accroche après eux pour ne pas tomber quand je veux me donner de l'air.

Moi j'ai toujours eu envie d'une petite plante verte chez moi, sur la table de nuit, avec un bouquin à côté. Mais je pourrai changer de table de nuit, il y aura toujours un litre dessus, ou plusieurs litres. Vois-tu, Bastien, mon cas est sans doute désespéré; mais

crois-moi, ce n'est pas un homme saoul qui te parle aujourd'hui : applique-toi à devenir meilleur et ne crois pas aux gouvernements.

BASTIEN

D'accord, seulement il faudrait que tout le monde...

HIDOUX

Oui, faudrait que tout le monde... Mais tout le monde, ça commence par un...
Salut Ségard.

Il serre la main de Ségard, puis va rejoindre au fond deux nouveaux arrivants avec lesquels il va s'attabler un instant et boire.

SÉGARD

Bonsoir.

BASTIEN, il se jette devant Thérèse qui arrive en portant à deux mains des assiettes.

Bonsoir, Thérèse. Ah! ah! Tu ne passeras pas! C'est l'instant, c'est le moment de voir si tu es chatouilleuse.

Il lui pince la taille, elle crie.

THÉRÈSE

Finissez ou je lâche tout.

MADAME CORDIER

Laissez-la, Bastien, elle est en retard.

Bastien s'efface comiquement devant Thérèse qui lui tire la langue, puis s'approche de Ségard.

BASTIEN

Comment ça va, mon poteau ?

SÉGARD

Ça fait mal par moments. Mais je n'ai pas dormi la nuit dernière, alors je suis très fatigué.

BASTIEN

Tu es sorti un peu, tantôt ? Tu as été voir où en est notre paquebot ?

SÉGARD

Non, je suis resté ici.

BASTIEN

Il ne doit venir presque personne entre les repas ?

SÉGARD

Personne.

BASTIEN, confidentiel.

Dis donc, tu n'as pas... entrepris quelque chose avec Thérèse?

SÉGARD, sans regarder Bastien, il fait de la tête un signe négatif; léger silence. Puis :

Mon vieux, je vais aller m'étendre sur mon lit.

BASTIEN

Oh ! Je te demandais ça, comprends-tu, parce qu'il me semble que celui qui pourrait être seul une heure avec cette gosse-là, l'aurait comme il voudrait, avec deux sous de boniment.

SÉGARD

Tu sais, on se trompe souvent...

Il se lève en geignant.

BASTIEN

Tu n'es pas bien, Alfred : va te reposer.

Nous pouvons partir dans huit jours, il s'agit d'être d'aplomb.

SÉGARD

Oh ! ce n'est rien.

Il sort discrètement après quelques mots à Madame Cordier. Au fond Hidoux vide son verre et donne des poignées de main aux ouvriers avec lesquels il vient de boire.

SCÈNE III

LES MÊMES, moins SÉGARD

HIDOUX, qui vient s'asseoir en face de Bastien à la place qu'occupait Ségard.

Il est parti, Ségard ?

MADAME CORDIER

Oui, il a un peu de fièvre. Il est parti se coucher sans manger.

HIDOUX

Un peu de fièvre ! Il aurait tout de même bien pu trinquer avec nous. Enfin ! Donnez-nous donc un coup de vin blanc, la patronne ! Un coup de vin blanc avant la soupe, Thérèse ! Je crève de soif. Hein, Bastien, du blanc ?

BASTIEN

Va pour du blanc.

HIDOUX

Mon ami, dépêche-toi d'en boire, car je crois qu'au Canada le pinard est absent.

Thérèse les sert.

BASTIEN

Nous boirons du whisky, mon vieux! nous boirons du champagne, on en trouve dans le monde entier.

THÉRÈSE

Oh! du champagne! Voilà ce que j'aime! J'en boirais une bouteille à moi toute seule.

UN CONSOMMATEUR, appelant.

Thérèse!

BASTIEN

Vrai? Eh bien, je t'en ferai boire Thérèse. Il y en a ici?

THÉRÈSE

Oui! Et du bon.

BASTIEN

Nous en boirons, veux-tu? Nous trinquerons ensemble avec du champagne.

LE CONSOMMATEUR

Thérèse!

THÉRÈSE

Voilà.

Elle va.

BASTIEN, à Hidoux.

Oui, mon vieux Hidoux; rien ne nous empêchera, quand nous serons de gros fermiers, d'avoir toujours avec nous quelques caisses de champagne, comme les explorateurs. Et s'il n'y a pas moyen, on s'en passera. Le pinard est une bonne chose. Mais la liberté vaut encore mieux que le pinard. Et si nous partons, entends-tu, Hidoux, c'est pour être libres, pour être libres !

HIDOUX, légèrement pris de vin.

C'est pour être libres, je sais. Mais tu me permettras de te répondre. D'abord pour ce qui est du champagne, je te ferai remarquer que le champagne est une chose et que le pinard en est une autre. Le champagne ce n'est pas du vin !

BASTIEN

Oh !...

HIDOUX

Non ! C'est sucré, c'est gazeux, c'est habillé et ça n'a pas de bouquet.

Si tu casses la croûte le matin avec un morceau de fromage, qu'est-ce que tu boiras ? Un petit bordeaux, un petit bourgogne, un demi-setier de picolo, de beaujolais, enfin tous vins qui t'iront droit au cœur ; voilà ce que tu boiras pour te réconcilier avec la vie. Mais du champagne ! C'est une boisson à faux-col, pour cérémonies. C'est tout juste bon à faire ricaner les femmes dans les noces et à te faire cracher si tu as la pituite.

BASTIEN

Tu me fais rigoler ; tu...

HIDOUX

Bon ! C'est fini pour le champagne. Passons au plus important :
Ségard et toi, vous avez raison de partir au Canada. Je le dis et je l'ai toujours dit. Vous ferez un beau voyage, vous verrez des pays nouveaux, vous vivrez au grand air. Mais tu parles tout le temps de liberté. La liberté, la liberté, c'est un mot vite dit ! Veux-tu le fond de ma pensée, Bastien ?

Vous avez commencé par signer un contrat. Vous payerez pour ceci ; on vous retiendra de l'argent pour cela ; vous prenez tel ou tel engagement. Et c'est ce que tu appelles la liberté ? Ah ! mon garçon, dès que tu te mets à signer des papiers, ne parle plus de liberté !

BASTIEN

Ah ! bien sûr, la liberté absolue...

HIDOUX

Tiens, je ne la connais pas plus que toi, ta société agricole du Canada. Mais je parie qu'on t'y attache par tous les bouts et qu'en fin de compte, tu travailleras pour des marchands de terrain. Tu vas défricher de la terre que tu n'es pas sûr de pouvoir payer : Oh ! on te fera crédit, n'aie pas peur ! Tant que tu voudras ! Et tes récoltes, et tes troupeaux, tu verras à qui tu les vendras, à qui tu seras forcé de les vendre ! Comme par hasard le bateau qui les amènera ici sera toujours le Tenacity.
Non, vois-tu, c'est partout la même chose.

La liberté, la vraie liberté, il faut la porter dans sa peau.
Tiens : moi, je suis libre ! Quand j'étais jeune, on m'appelait l'anguille. Personne n'a jamais pu me tenir dans sa main. Je ne vends qu'un tout petit morceau de ma liberté à la fois pour vivre. Je choisis mon travail selon mes goûts, selon l'état de mon porte-monnaie et de ma santé. Je rends des services, on pourra te le dire et je suis bien avec tout le monde. Mais pour ce qui est d'engager l'avenir, je ne peux pas, comprends-tu, et je n'ai jamais pu. D'y penser cela me donne un malaise...

Il vide lentement son verre, Bastien demeure pensif, les coudes sur la table.

BASTIEN, se levant.

Mon vieux, si tu ne l'engages pas un tant soit peu, l'avenir, tu n'entreprendras jamais de grandes choses !...
Et puis d'abord, on ne me ficelle pas comme ça : Une fois là-bas, j'ai un an pour dire non.

THÉRÈSE à Hidoux et Bastien.

Avez-vous fini de boire? Est-ce que je peux servir la soupe?

HIDOUX, saisissant la bouteille.

Voilà, nous finissons.

BASTIEN, prenant Thérèse par le bras et l'entraînant vers la porte de droite.

Je vais t'aider Thérèse! je vais t'aider à mettre le couvert...

RIDEAU

DEUXIÈME TABLEAU

SCÈNE IV

MADAME CORDIER, BASTIEN, THÉRÈSE.

Même décor, le soir. La devanture du restaurant est close de volets. Lampes électriques seulement au-dessus du comptoir et de la table qui lui fait face, à droite. Au lever du rideau, Madame Cordier est au fond, occupée à fermer la porte à clef. Thérèse rince des verres au comptoir. Bastien, à la table de droite, lit un journal.

MADAME CORDIER, accrochant un trousseau de clefs à un clou derrière le comptoir.

Eh bien, je monte. Tu fermeras bien l'électricité.

THÉRÈSE

Oui Madame. D'ailleurs, voilà que j'ai fini.

BASTIEN

Je monte dans une minute, Madame Cordier.

MADAME CORDIER

Alors bonne nuit.

BASTIEN, sans quitter sa lecture.

Bonsoir, la patronne.

THÉRÈSE

Bonsoir, Madame Cordier.

Madame Cordier sort à gauche.

SCÈNE V

THÉRÈSE, BASTIEN

Un instant de silence pendant lequel Thérèse aligne des verres sur une étagère derrière le comptoir.

THÉRÈSE

Eh, le monsieur au journal ! Je vais éteindre la lumière.

BASTIEN

Quelle heure ?

THÉRÈSE

Onze heures, au moins.

BASTIEN, rejetant son journal et se renversant sur sa chaise.

Thérèse !

THÉRÈSE

Quoi ?

BASTIEN

Tu me serviras bien encore quelque chose ?

THÉRÈSE

Si vous voulez, mais dépêchez-vous! Quoi? Un verre d'eau?

BASTIEN, confidentiel.

Une bouteille de champagne et deux verres.

THÉRÈSE

Oh! non!

BASTIEN. Il se lève et va vers elle.

Pourquoi pas, Thérèse? Je t'ai promis de te régaler. L'occasion se présente. Ça sera gentil de vider un ou deux verres de champagne en bavardant cinq minutes avant d'aller se coucher. Ça nous délassera.

THÉRÈSE

Vous n'aurez qu'à en offrir une bouteille avec Ségard le jour où vous partirez.

BASTIEN

C'est entendu. Mais la bouteille d'adieu n'empêche pas l'autre. La bouteille d'adieu, on la boira avec Ségard, Hidoux, la patronne, et je sais bien comme ça se passera:

tu viendras entre deux services vider ton verre en vitesse. Ça ne comptera pas !

Un silence. Thérèse se dandine perplexe.

Est-ce une affaire si grave que de boire un coup ? Ce serait déjà fait !... A quoi penses-tu ?

THÉRÈSE

Je pense à la patronne.

BASTIEN

La patronne, dans cinq minutes elle ronfle. Et puis quoi, la patronne ?

THÉRÈSE

Il faudra bien qu'elle sache...

BASTIEN

Parfaitement ; je lui dirai demain en lui payant sa bouteille que nous l'avons bue ce soir. Une fantaisie, quoi !

THÉRÈSE

Oh ! non ! Qu'est-ce qu'elle ira dire après ! Que je me fais offrir le champagne... Et puis à cette heure-ci, pensez !...

BASTIEN

Bon. Elle ne saura rien. Tu lui diras demain matin qu'au moment où tu allais éteindre, un marin est venu gratter à la porte pour avoir une bouteille.

THÉRÈSE, complice.

Oh! vous n'êtes pas bête, vous! Venez, bandit! Venez me lever tout doucement la trappe de la cave.

Bastien, derrière le comptoir, lève la trappe ; Thérèse descend. Pendant son absence, Bastien choisit deux verres qu'il va poser sur la table.

THÉRÈSE, revenant.

Fermez la trappe.

Bastien ferme la trappe. Thérèse lui tend la bouteille qu'il saisit et va poser sur la table. Tous deux s'assoient l'un en face de l'autre. Bastien commence à déboucher la bouteille.

THÉRÈSE

Empêchez le bouchon de sauter.

BASTIEN

Oui, belle enfant. Voilà ! (Il verse, puis trinquant) : Donc, à cette Thérèse qui aime le champagne et a cent fois mérité d'en boire !

THÉRÈSE

A ce taquin de Bastien. Et à votre voyage.

Ils boivent.

BASTIEN

Pas mauvais.

THÉRÈSE

Ce que c'est bon !

BASTIEN

Gourmande ! Ça va faire briller tes yeux, tu seras encore plus jolie. Viens au Canada, je t'en ferai boire tous les dimanches.

THÉRÈSE

Jamais de la vie !

BASTIEN

Pourquoi ?

THÉRÈSE

Jamais je n'irai sur la mer, j'ai trop peur. Et c'est trop loin, votre Canada. J'ai mes sœurs ici...

BASTIEN

Et ton bon ami.

THÉRÈSE

Non, je n'ai personne. Depuis l'été dernier. Mon amoureux est parti sans laisser d'adresse, ce rossard-là!

BASTIEN

Il n'était pas d'ici?

THÉRÈSE

Non... En garnison ici. Il était gentil. Un adjudant.

Elle boit, puis Bastien remplit les verres.

Oh! mais attendez donc, je vais chercher des biscuits.

Elle sort un instant à droite et revient avec une assiette contenant quelques biscuits.

BASTIEN, *au moment où Thérèse va reprendre sa place en face de lui.*

Mets-toi donc à côté de moi! Pour faire la dînette.

THÉRÈSE, s'asseyant à droite de Bastien.

Et puis dites donc, si j'allais au Canada, ça ferait du joli, une poule pour deux coqs !

BASTIEN

Et une belle poule ! Mais ce n'est pas Ségard qui se battrait pour une poule, je le connais. Ça fait deux après-midi qu'il reste avec toi et je parie qu'il ne t'a pas seulement fait la cour ?

THÉRÈSE, d'un ton dégagé.

Oh ! Il est très gentil et complaisant pour moi. Il me tient compagnie, il me fait la conversation. C'est un garçon qui sait vous intéresser, sans compter qu'il a du cœur ; la patronne le dit bien.

BASTIEN

C'est un frère ! Aussi j'ai voulu l'emmener.

THÉRÈSE, malicieuse.

Évidemment Ségard ne serait pas capable d'attraper comme vous les jeunes personnes dans les escaliers pour les embrasser.

BASTIEN

Tu sauras que je n'ai pas l'habitude d'embrasser comme ça toutes les femmes dans les escaliers. Si je t'ai embrassée, toi, Thérèse, c'est que j'en avais une fameuse envie. Si Alfred en avait eu envie autant que moi, il l'aurait fait aussi.

THÉRÈSE

On peut en avoir grande envie et ne pas oser.

BASTIEN

Mais quand l'envie est plus forte que tout et qu'on est un mâle, il faut bien qu'on ose.

Il enlace Thérèse et l'embrasse dans le cou.

THÉRÈSE, après avoir poussé un petit cri.

Vous allez me faire crier et réveiller la patronne.

BASTIEN, câlin.

Ma petite Thérèse, ma belle Thérèse, écoute... Tiens d'abord, bois un coup. (Il prend le verre de Thérèse et la fait boire, puis boit aussi

après elle dans le même verre) : Je saurai tout ce que tu penses...

THÉRÈSE, buvant une gorgée au verre de Bastien.

Moi aussi, alors.

BASTIEN

Écoute bien : Quand j'étais dans les tranchées et que je somnolais des jours entiers au fond d'un abri, mon plaisir c'était de me représenter la belle gosse que j'aurais voulu avoir à aimer, qui aurait été toute faite selon mon goût. J'étais comme quelqu'un qui a faim et qui pense à tout ce qu'il y a de meilleur à manger. Je me disais : Pouvoir seulement pendant une heure être auprès d'une comme celle-là, et la couvrir de baisers de la tête aux pieds ! Ce serait une bonne fille qui rirait, serait contente et qui me rendrait mes baisers sans faire de manières. Dans les mauvaises périodes, quand je voyais tous les jours de pauvres copains, autour de moi, qui se faisaient écosser et que je sentais venir mon tour, eh bien, sais-tu ce qui me donnait le plus

de cafard? C'était de penser que j'allais mourir sans seulement pouvoir me rappeler le goût d'un baiser.

THÉRÈSE, attendrie.

Pauvre poilu!

Bastien l'embrasse.

BASTIEN

Après, voilà l'armistice et la vie de caserne. Caserne à Metz, caserne à Cologne, à Paris, à Marseille, à Constantinople. Je rentre enfin avenue de Clichy, et j'y suis dépaysé, dégoûté. Je traîne deux mois dans un Paris plein d'Américains et de Tchéco-Slovaques. Et maintenant que je vais partir pour le Canada, pour le fin-fond du Manitoba où il n'y a peut-être que des femmes Peaux-Rouges qui fument la pipe, comment veux-tu que je n'aie pas envie de t'embrasser, toi qui es pareille, toute pareille, Thérèse, à celle que je rêvais dans les tranchées.

Il l'embrasse longuement. Thérèse alanguie incline sa tête sur l'épaule de Bastien qui la regarde puis l'embrasse encore.

THÉRÈSE, se redressant.

Il ne faut plus m'embrasser.

BASTIEN

Pourquoi ?

THÉRÈSE

Vous allez partir.

BASTIEN

Oui, je vais partir. Mais pas demain, pas cette semaine ; et je t'embrasserai beaucoup encore avant de partir. Il faut donner et recevoir des baisers, le plus de baisers possible, quand on le peut, afin de ne pas se faire de reproche ensuite, quand on est seul et loin de l'amour. Comprends-tu ? A moins, ma jolie, que tu n'aimes pas les baisers autant que le champagne ? (Contrit :) à moins que je ne te déplaise.

THÉRÈSE. Elle éclate de rire, saisit dans ses mains la tête de Bastien et lui donne un brusque baiser.

Voilà ! (Elle vide son verre) et voilà ! (Elle se lève).

Et maintenant, mon petit, il faut vite monter! Vous savez qu'il est très tard.

En chantonnant et en dansant, elle enlève, lave et remet en place les verres, décroche les clefs, va à la porte du fond qu'elle ouvre pour jeter la bouteille vide sur le quai. Bastien la suit, l'embrasse lorsqu'il peut la saisir, revient avec elle après qu'elle a refermé la porte, la soulève de terre et fait avec elle un tour sur lui-même.

THÉRÈSE, se dégageant.

Là!... Maintenant on se dit bonsoir et on monte se coucher.

Elle éteint la lampe électrique du comptoir.

BASTIEN

Thérèse!

THÉRÈSE

Quoi?

BASTIEN

Approche, je veux te dire quelque chose tout bas.

Thérèse s'approche et Bastien lui parle à l'oreille.

THÉRÈSE

Oh ! non !

BASTIEN

Si !

Il l'enlace et l'entraîne vers la porte de gauche.

THÉRÈSE

Non, Bastien...

BASTIEN

Tu as sommeil ?

THÉRÈSE

Oh ! ce n'est pas cela...

BASTIEN

Alors dis oui, c'est si simple.

THÉRÈSE, après un instant de silence où elle demeure blottie contre Bastien.

Alors, il faut me promettre de ne pas le dire. De ne pas le dire à Ségard.

BASTIEN

A personne. Et surtout pas à Ségard ; viens !

Il ouvre la porte.

THÉRÈSE

Montons sans faire de bruit.

Elle éteint la dernière lampe.

RIDEAU.

ACTE III

Même décor. Le matin. La devanture du restaurant est encore close. Le jour entre par l'imposte vitrée qui surmonte la porte. Au lever du rideau il n'y a personne en scène. La porte de gauche s'ouvre doucement et Bastien paraît dans la tenue de voyage qu'il avait au premier acte. Il porte une valise qu'il va poser sur la table et qu'il commence à ouvrir. Thérèse entre alors avec précautions par la porte de droite : modeste costume de ville, manteau de caoutchouc sur le bras. Elle porte une valise plus grande que celle de Bastien et vient, sur la pointe des pieds, la déposer près de la table.

SCÈNE I

THÉRÈSE ET BASTIEN

Ils parlent à voix retenue.

THÉRÈSE

Voilà mon chéri... (Elle ouvre la valise sur le sol). Tu vois, il y a encore beaucoup de place.

BASTIEN

Il embrasse Thérèse avec effusion, puis examine la valise qu'elle vient d'apporter.

Bon, ça ira. Ainsi je pourrai laisser à Ségard cette valise-là qui lui appartient. Maintenant, cinq minutes pour trier mes affaires.

Il sort et inventorie le contenu de la valise qui est ouverte sur la table. Pendant les répliques suivantes, il tendra du linge et divers objets à Thérèse qui les placera dans la grande valise.

THÉRÈSE

Nous avons le temps, il est encore trop tôt...

Moi je n'ai pas pu dormir... Mon chéri, déjà huit jours que nous avons bu du champagne tous les deux à cette table!...

BASTIEN

Tu es contente?

THÉRÈSE

Oh! oui! heureuse! Seulement je me sens émotionnée, tu sais, de partir comme ça, sans prévenir la patronne. Et Ségard? Quand tu lui as tout appris hier soir, qu'est-ce qu'il a dit? J'avais peur qu'il ne descende aussi, tout à l'heure.

BASTIEN

Je ne lui ai pas parlé.

THÉRÈSE

Tu n'as pas...

BASTIEN

Non. C'était bien décidé, pourtant. Je comptais le rejoindre dans sa chambre au lieu de me coucher. Et voilà que nous apprenons que le Tenacity est prêt. Alors je n'ai plus eu le courage. Ah! que j'ai regretté de n'avoir pas parlé il y a trois ou quatre jours!

Enfin j'ai couru après Hidoux. Je l'ai mis au courant. Il préviendra tout le monde. Il sait ce qu'il faut dire. Et pour Alfred, j'ai écrit une lettre.

THÉRÈSE

Ah ! bon ! Une longue lettre ?

BASTIEN

Oui... Une lettre. Ah ! c'est égal, j'aurais dû le voir, le pauvre poteau...
Et puis non, je ne pouvais pas, juste à l'heure de l'embarquement, annoncer que je n'en suis plus, moi, le chef de l'expédition ; moi qui étais le plus décidé à partir ; moi qui ai entraîné un copain comme Alfred et qui lui prêchais la persévérance. Je ne pouvais pas, c'était trop pénible.

THÉRÈSE

Pourtant tout le monde comprend bien que l'amour est plus fort que tout.

BASTIEN

Non pas tout le monde. Moi-même je ne l'aurais pas compris avant.

THÉRÈSE, avec gratitude.

Mon chéri !

BASTIEN

Non, vois-tu, il n'y a pas autre chose à faire maintenant que de partir à l'anglaise... (Un silence) Et puis, au fond, la vraie liberté on ne va pas la chercher au Canada en prenant des engagements pour dix ans : on la porte dans sa peau ! La vraie liberté, c'est de changer brusquement de route, à son gré. Nous ferons n'importe quoi, ma jolie, mais nous serons ensemble. Nous ne vendrons qu'un tout petit morceau de notre liberté à la fois, pour vivre...

Le Canada, bien sûr, c'était beau, mais avec beaucoup d'argent ; et sans signer de contrat... Dès que vous commencez à signer des papiers... Et puis je croyais qu'on y parlait français. Et voilà que les gens du Tenacity me disent que le Manitoba est justement l'état où l'on ne parle pas français ; alors, au revoir !...

Et puis, et puis, ma chérie ne veut pas y aller.

Thérèse l'embrasse vivement. Un silence.

THÉRÈSE

C'est à cause de Ségard que j'ai de l'inquiétude.

BASTIEN

Moi aussi.

THÉRÈSE

Qu'est-ce qu'il va faire?

BASTIEN

Lui? Il retournera à Paris. Qui sait, il sera peut-être bien content.

THÉRÈSE

C'est qu'il ne se doute de rien!

BASTIEN

Il a fini son tri et remet de l'ordre dans la valise de Ségard.

Je sais bien.

THÉRÈSE

Mon chéri!...

BASTIEN

Quoi?

THÉRÈSE

Je crois qu'il est un peu amoureux de moi.

BASTIEN

Comme tous les autres, c'est bien possible... Ferme vite ta valise maintenant.

THÉRÈSE, fermant la valise.

Mais lui, vois-tu, je ne sais pas pourquoi, ça m'aurait vraiment ennuyée s'il avait découvert avant notre départ que nous couchions ensemble.
Alors pour ne pas avoir l'air d'aller vers toi, ces derniers jours, j'étais tout le temps à lui faire des amabilités, à rire avec lui. Au fond ça me navrait...

BASTIEN, achevant de boucler la valise.

Thérèse, tu es prête? Ça y est!...
C'est tout!
Il est temps!... La clef?

Il désigne le rayon de soleil qui entre par l'imposte.

Regarde : Il fait beau ! Nous avons un peu d'argent! On va faire un beau voyage

d'amour ! On va prendre n'importe quel train vers le Nord et personne ne saura où nous sommes !

THÉRÈSE *qui a pris les clefs et qui ouvre la porte au fond.*

Oui, mon trésor !

La porte ouverte, on voit le quai doré par le soleil matinal. Thérèse revient mettre en place le trousseau de clefs. Ils sortent, tirant la porte avec précaution.

SCÈNE II

MADAME CORDIER,
puis DES OUVRIERS, puis LE MARIN ANGLAIS, puis SÉGARD

La scène reste vide un moment, puis Madame Cordier entre à gauche.

MADAME CORDIER, après un coup d'œil vers le fond.

Pas dans sa chambre et pas ici !

Elle va à la porte de droite qu'elle ouvre.

Thérèse !... Elle a découché.

Elle décroche les clefs et va ouvrir au fond.

Qu'elle découche si elle veut, mais qu'elle ne me laisse pas une porte ouverte ; et qu'elle soit ici à l'heure.

Elle sort et replie les volets de la devanture. Entrent deux ouvriers qui mangent, tenant leur pain et leur couteau. Ils s'asseoient. Madame Cordier les rejoint.

UN DES OUVRIERS, à Madame Cordier.

Une chopine de blanc, s'il vous plaît.

MADAME CORDIER

Voilà, Messieurs !

Elle les sert. Ils sortiront au cours de cette scène. Trois jeunes ouvriers entrent et vont au comptoir.

PREMIER OUVRIER

Du café, Madame Cordier, s'il vous plaît, pour des gens qui reviennent de se baigner.

MADAME CORDIER

Pas de café ce matin, mes pauvres enfants. Thérèse ne s'est pas levée pour le faire chauffer.

PREMIER OUVRIER

Ah ! C'est la faute à son amoureux qui l'aura retenue hier soir.

DEUXIÈME OUVRIER

Si c'est ça, on lui pardonne. Et l'on prend un petit calvados, dites ?

TROISIÈME OUVRIER

Oui, et dépêchons-nous.

PREMIER OUVRIER

Alors trois, Madame Cordier.

Madame Cordier sert.
Entre le marin anglais.

LE MARIN ANGLAIS

Bonjour!

MADAME CORDIER

Ah! bonjour! Je vous reconnais; vous venez pour prévenir mes deux pensionnaires. (Aux trois jeunes ouvriers qui paient et partent :) Au revoir Messieurs, merci.

LE MARIN ANGLAIS

Oui Madame. Il faut leur dire que le Tenacity part ce matin à neuf heures.

MADAME CORDIER

On les avait déjà prévenus hier, au bateau. Ainsi c'est décidé! A neuf heures. Je vais les appeler. Prenez-vous quelque chose?

LE MARIN ANGLAIS

S'il vous plaît, un cognac.

Segard entre en tenue de départ.

MADAME CORDIER

Voilà justement Ségard. Ségard, c'est le marin du Tenacity. Mon petit, vous partez bien ce matin, à neuf heures.

SÉGARD

Ah ! bonjour .

Il donne une poignée de main au marin.

LE MARIN ANGLAIS

Bonjour. Il faut venir avant neuf heures avec votre ami.

SÉGARD

Entendu. Nous sommes prêts.

LE MARIN ANGLAIS

Voulez-vous que je porte des bagages ?

SÉGARD

Merci ! Nous avons déjà porté une malle au bateau, il y a longtemps. Nous n'avons plus qu'une petite valise. La voici justement, Bastien l'a déjà descendue. Où est-il, Bastien ?

MADAME CORDIER

Je ne l'ai pas encore vu.

SEGARD, au marin.

Non, pas de bagages, merci.

LE MARIN ANGLAIS

Alors, à neuf heures, c'est le départ. (Il boit.) Au revoir.

Il s'en va.

SÉGARD

A tout à l'heure.
Cette fois, Madame Cordier, ça y est !

MADAME CORDIER

Oui. Vous allez nous dire adieu. On commençait à s'habituer à vous.

SÉGARD

Oh ! pas adieu, Madame Cordier ; mais au revoir. Il y aura moyen de venir faire un tour en France de temps en temps. Je reviendrai ici, je sais que je reviendrai. Je me le suis promis. Et nous resterons en correspondance... Où est Thérèse ?

MADAME CORDIER, avec humeur.

Thérèse, Thérèse, elle n'a pas couché ici et elle n'est pas encore rentrée.

SÉGARD

Où a-t-elle couché ?

MADAME CORDIER

Je n'en sais rien. Je pense qu'elle aura été chez sa sœur. Ça m'est égal, mais elle aurait dû me prévenir et elle devrait être là. Pas de boutique ouverte, pas de café chaud !

Entre Hidoux.

SCÈNE III

HIDOUX, MADAME CORDIER,
SÉGARD

HIDOUX, dans un trouble à peine perceptible.

Bonjour Madame Cordier!... Bonjour Ségard! (Il donne des poignées de mains.) Dites-moi donc... Thérèse n'est pas là, n'est-ce pas?

MADAME CORDIER

Non, pourquoi?

HIDOUX

Bastien non plus, hein? Bastien est sorti?

SÉGARD

Je ne sais pas...

MADAME CORDIER

Nous ne l'avons pas encore vu.

SÉGARD

Tu as besoin de lui? Il a descendu ma valise. Il est peut-être remonté, je vais voir.

HIDOUX

Non, non ! Ce n'est pas la peine, mon ami. Il n'y est pas. Je le quitte. Je voulais savoir... si vous saviez.

SÉGARD

Quoi ? Si nous savions que le Tenacity part ce matin ?

HIDOUX

Eh non !...

Et puis ce n'est pas la peine d'y aller par trente-six chemins. Voilà : Je viens de quitter à la gare Bastien et Thérèse qui ont foutu le camp ensemble.

MADAME CORDIER, abasourdie.

Hein ?

SÉGARD, de même.

Thérèse et Bastien ? Où ça ?

HIDOUX sortont de sa poche une lettre qu'il tend à Ségard.

Mon pauvre gars, tiens !

Pendant que Hidoux parle avec madame Cordier qui

gesticule. Ségard va s'asseoir sur la table et lit la lettre, puis il demeure accablé.

On n'agit pas comme ça, quand on est depuis trois ans chez les gens, comme elle était ici avec moi, en confiance, en amitié ! Ah ! non, vous savez !

HIDOUX

Oh ! elle m'a bien dit de l'excuser, auprès de vous...

MADAME CORDIER

Elle peut s'excuser. Elle me met dans de beaux draps ! Sans personne ici, du jour au lendemain !

Elle se tourne vers Ségard.

Eh bien! mon pauvre Ségard, vous voilà tout désemparé aussi ! Il a fait du joli votre ami.

SÉGARD, à Hidoux qui s'approche de lui.

Il me parle de papiers... il me parle de ma valise... Il demande que je ne lui en veuille pas ; il me dit : Hidoux t'expliquera.

HIDOUX

L'explication n'est pas compliquée : il aura voulu rigoler avec Thérèse ; il lui aura fait du boniment, et il s'est trouvé pris. Tu sais, il est impulsif, il est d'une seule pièce. C'est devenu tout de suite sérieux.

SÉGARD

Il y a longtemps ?

HIDOUX

Pas plus d'une huitaine ; c'est-à-dire qu'il est dans le plein de sa folie.

SÉGARD

Et Thérèse ?

HIDOUX

Tu penses bien que pour faire ce qu'elle fait, il faut qu'elle soit amourachée aussi. Une femme, dès que tu as réussi à la prendre, elle t'adopte, c'est forcé. Tu deviens le seul homme qui existe ; tu es son chéri jusqu'à plus soif. Mais une femme comme Thérèse, si tu la prends tu es pris toi-même.

Bastien s'est trouvé pris et bien pris comme

un gosse qu'il est. Il l'a eue tout de suite dans la peau. Et comme elle ne veut pas partir au Canada, il reste ici.

MADAME CORDIER, qui s'est mise à balayer la salle.

Un garçon qui avait l'air ferme comme un roc.

HIDOUX

Oh ! ferme comme un roc... La flèche de la girouette aussi a l'air ferme, quand le vent est établi. Mais ça n'empêche pas le vent de tourner un jour.

Un silence.

SÉGARD

Pourquoi ne m'a-t-il rien dit ?
Pourquoi ne m'a-t-il pas tenu au courant depuis huit jours ?

MADAME CORDIER

Oui, vous ! Son ami !

HIDOUX

Penses-tu qu'il s'est d'abord demandé lui-même où ça pouvait le conduire ? Il ne

savait qu'une chose : C'est qu'il lui fallait Thérèse, encore et encore.

SÉGARD, amer.

C'est un homme de décision, lui !

HIDOUX

Oui, et sa résolution ne date pas absolument d'hier soir. Mais jusqu'à hier soir, peut-être qu'elle n'était que provisoire, qu'il n'y croyait pas tout à fait ; elle lui faisait un peu honte à cause de toi.
Et puis souvent, tu sais, quand on décide, on ne fait qu'obéir à la force des choses et alors on n'exécute qu'à la dernière extrémité, car le cours des événements peut des fois changer. Ça l'ennuyait d'autant plus de t'annoncer la chose qu'il avait de l'amitié pour toi ; alors il attendait. Et plus il attendait, plus ça lui était difficile de parler. La vérité, c'est qu'il l'aurait fait hier si on n'était pas venu vous dire que le bateau était prêt. La pilule devenait censément plus forte à avaler pour toi, alors il n'a pas eu le courage de te la présenter lui-

même. Il s'est senti couillon, tu comprends ?

SÉGARD

En tout cas, lorsqu'il a commencé à fréquenter Thérèse, il aurait bien pu me le dire...

HIDOUX

Mon ami, les hommes racontent leurs bonnes fortunes. Mais qu'ils aient un amour, ils n'en parleront pas. C'est le contraire pour les femmes...
Bastien faisait trop le malin pour aller t'avouer qu'il était pincé. Il ne me l'a dit à moi qu'hier soir, parce qu'il ne pouvait pas faire autrement...
C'est comme toi, mon pauvre gars ; toi, tu étais trop délicat sur la chose pour dire que t'étais amoureux. Car tu l'étais aussi : J'ai des yeux !

MADAME CORDIER

Oui... Et si je m'attendais à quelque chose, ce n'était pas ce qui arrive là...

SÉGARD, avec effort, après un silence.

Qu'est-ce qu'ils vont faire ? Où sont-ils partis ?

HIDOUX, avec un geste vague.

Dans le Nord... Bastien veut aller faire le camelot sur les marchés, dans les régions libérées.

SÉGARD

Ce n'est pas cela qui pourra convenir à Thérèse.

HIDOUX

Avec Bastien, c'est ça qui lui plaira. Avec un autre, ç'aurait été autre chose... (Silence.) Ségard, qu'est-ce que tu vas faire ? Ton bateau part à neuf heures...

Madame Cordier s'approche et s'immobilise, les poings sur les hanches, près de Hidoux. Tous deux considèrent Ségard. Ce dernier, affaissé sur la table, fixe le sol. Un silence.

SÉGARD, se redressant.

Ah! Je vais... Je ne sais pas... Je vais partir...

MADAME CORDIER

Partir tout seul ?

SÉGARD

Oui.

MADAME CORDIER

Vous n'avez pas plutôt envie de retourner chez vous, à Paris ?

SÉGARD

Retourner chez nous!... En arrivant ici j'en ai eu envie. Mais plus maintenant. D'ailleurs je suis engagé dans le départ ; pour qui m'en arracherai-je, moi... Je suis tout prêt. Ma malle est sur le bateau.

MADAME CORDIER

Oh ! quant à la malle, Hidoux irait la chercher en prévenant que vous ne partez pas. Qu'est-ce qu'on peut vous faire ?

HIDOUX

Franchement, au fond de toi, que préfères-

tu ? Rentrer à Paris ? Partir ? Ou même rester ici ?

SÉGARD

Rien... (Silence) Oh ! pas rester ici, maintenant... Puisque je devais partir ! Autant vaut partir...

MADAME CORDIER

Vous deviez partir avec Bastien, mais puisqu'il vous a lâché !

SÉGARD, d'une voix étranglée, après un court silence.

Alors Madame Cordier, parce que Bastien m'a lâché, parce que Bastien ne part plus au Canada, moi je ne saurais plus y partir ? Je tenais moins que lui à y aller ! Mais suis-je incapable de vouloir y aller sans lui ? Ah ! tenez, c'est peut-être la première fois maintenant qu'un vrai désir triste me vient de m'embarquer !

HIDOUX

Eh bien ! pars, mon petit gars ; va ! Pars !

MADAME CORDIER

Moi à sa place...

HIDOUX

A sa place, vous partiriez, vous suivriez le courant. Voyez-vous, la patronne, il y a les gens comme Ségard qui sont dans la vie comme des bouchons sur un fleuve. Un temps ils iront rêver et se dandiner dans une anse ou entre les roseaux. Ils y resteront même si c'est leur chance. Sinon, un remous, et les voilà qui démarrent, les voilà repartis. Ça se passe ainsi pour la plupart...

SÉGARD

Et pour les autres ?

HIDOUX

Les autres, ce sont les girouettes. C'est Bastien. Ils sont bien fiers et assurés parce qu'ils ont un pivot. Et ils parlent de leur volonté, de leur décision.

Les autres, c'est encore moi, si tu veux, moi qui suis libre ! Libre des hommes, mais néanmoins l'esclave des vents et du fleuve : tantôt vieille girouette et tantôt vieux bouchon. Un vieux bouchon toujours attiré — misère ! — vers les goulots de bouteilles...

SÉGARD, après un instant de réflexion.

Mais il arrive aussi... Comment te dirai-je... Il arrive si tu veux que le fleuve ait deux bras, que la route bifurque.

HIDOUX

Souvent !

SÉGARD, vivement.

Alors tu peux choisir !

HIDOUX

Oui. Il arrive que tu puisses choisir, si tu l'oses ! Sinon le courant choisit pour toi. Oui, il arrive qu'on puisse vite choisir. Il arrive aussi, mon pauvre Ségard, quand il n'y a de passage que pour un seul, qu'on soit bousculé par celui qui a osé plus vite que vous... (Un long silence).
Bah ! N'empêche que la vie est belle !

SÉGARD

Et triste.

HIDOUX

Et triste et gaie et triste encore.

Est-ce que tu crois qu'elle sera gaie longtemps, pour Bastien, pour Thérèse?

SÉGARD

Qu'est-ce qu'elle disait?

HIDOUX

Qui ça?

SÉGARD

Thérèse, qu'est-ce qu'elle disait?

HIDOUX

Je ne sais plus...

SÉGARD

Elle riait?

HIDOUX

Eh! je n'en sais rien! Et si je le savais je n'irais pas te le dire. Je n'ai fait que l'entrevoir. Leur train allait partir. Est-ce que tu crois que des amoureux tout neufs s'occupent d'autre chose que d'eux-mêmes?... Alors? Que décides-tu?

SÉGARD, plaintif.

Je vais partir. J'aime mieux partir, loin, tout seul.

Un silence.

MADAME CORDIER

Vrai?

SÉGARD

Oui.

MADAME CORDIER

Vous allez manger un morceau avant.

SÉGARD

Non, merci, Madame Cordier.

MADAME CORDIER

Mais si! Ce n'est pas une raison...

HIDOUX

Tu ne peux toujours pas refuser de boire le coup des adieux. Madame Cordier! Une bonne petite bouteille de blanc pour que nous trinquions tous les trois!

SÉGARD, vivement.

Non, Madame Cordier; je vous en prie. Non, mon vieux Hidoux. Excuse-moi. Je n'ai pas le cœur à boire. Ça me serait impossible.

HIDOUX

Tu es dans l'erreur. Crois-moi! Quand on

est comme te voilà — je sais ce que c'est — le mieux est de boire un bon coup. Ça te délivre la poitrine. Ça fait chanter ton chagrin et ça te rend fier de lui.
J'ai vu boire des émigrants, tiens ! On aurait dit après, qu'ils venaient d'être nommés rois et qu'ils s'embarquaient pour leur royaume (Ségard le regarde en souriant). Ça te fait rire ? Donc tu es bon pour boire un coup. Madame Cordier !

SÉGARD

Non, non, mon vieux. Tu es trop gentil. Mais ça ne pourrait pas entrer. Tiens, je préfère partir tout de suite (Il va prendre sa valise).

MADAME CORDIER

Mais il n'est pas l'heure ! Vous avez encore le temps !

HIDOUX

Tu as encore une heure !

SÉGARD

J'aime mieux, Madame Cordier. J'aime mieux m'en aller sur le bateau maintenant.

Comprenez, je suis un peu triste. J'aime mieux être seul. Une fois sur le bateau, bon, je ne m'occupe plus de rien. Tu veux bien m'accompagner, Hidoux ?

HIDOUX

Si tu tiens à partir tout de suite. Donne-moi ta valise.

Il la lui prend.

SÉGARD, s'avançant vers Madame Cordier la main tendue.

Madame Cordier...

MADAME CORDIER

Eh bien ! au revoir, mon garçon. Vous n'avez pas eu de chance avec Bastien. Mais il faut espérer que vous trouverez un autre camarade là-bas.

SÉGARD

Il faut espérer.

MADAME CORDIER

Et puis voilà que vous avez un beau temps pour partir : un beau soleil.

SÉGARD

C'est Bastien qui a eu un beau temps pour

partir. Moi j'aimerais mieux le temps qu'il faisait il y a quelques jours...

HIDOUX, à Ségard.

Au fond, c'est peut-être toi qui conserves le bon truc, sans t'en douter.

Tous trois vont jusqu'à la porte.

SÉGARD, après avoir donné un long regard au petit restaurant.

C'est peut-être aussi moi qui devais rester. (Un silence, puis brusquement) : Merci Madame Cordier pour le temps que je suis resté chez vous. Et adieu.

MADAME CORDIER, lui prenant la main.

Donnez de vos nouvelles. Et ne dites pas adieu, mais au revoir. Est-ce que vous ne reviendrez pas comme vous le disiez ?

SÉGARD, vague.

Peut-être...

Il fait un geste d'adieu et sort avec Hidoux. Madame Cordier reste un moment sur le

pas de la porte et regarde dans la direction où Ségard et Hidoux sont partis. Puis elle s'efface pour laisser entrer un groupe de voyageurs qui posent leurs bagages sur une table et s'asseoient.

MADAME CORDIER, s'appuyant des deux mains sur la table.

Bonjour messieurs! Qu'est-ce que je vais vous servir?

RIDEAU

ACHEVÉ D'IMPRIMER, LE
TRENTE MARS MIL NEUF
CENT VINGT, PAR L'IMPRI-
MERIE R. H. COULOUMA,
ARGENTEUIL